

« Etre femme et lesbienne, c'est la double peine »

Cinq ans après le mariage pour tous, alors que les gays ont gagné en visibilité, les homosexuelles manquent encore de reconnaissance. Elles défileront en nombre à la Marche des fiertés, le 30 juin à Paris, mais le chemin vers l'égalité est encore long

Par François Rousseaux

Elles sortent de Chez Paulette, peu après minuit, laissant derrière elles un groupe de filles dansant le rock. Pour la seconde fois, ce minuscule bar de Lille, d'ordinaire très fréquenté par des garçons, a organisé une soirée « demoiselles » : rien que pour elles. Sur le pavé du Vieux-Lille, elles s'enlacent, s'embrassent et saluent leurs copines. A la vue du journaliste, elles sourient en faisant « non » de la tête puis s'éclipsent dans la nuit, main dans la main, sans un mot.

Et si plonger dans la vie des lesbiennes en 2018 pouvait s'apparenter à cette scène fugace, un samedi soir printanier ? Vingt ans après le pacs, cinq ans après le mariage pour tous et l'adoption homoparentale, les femmes qui aiment les femmes restent, dans tous les domaines, des femmes de l'ombre. Le premier couple homosexuel français marié, en mai 2013, à faire l'ouverture des journaux télévisés de 20 heures ? Des hommes, alors qu'il y a presque autant de mariages de femmes. Les rumeurs d'homosexua-

lité sur telle ou telle personnalité en vue ?

« *Toujours sur des mecs. Les femmes, ça n'intéresse pas, soupire Flora Bolter, ancienne présidente du Centre LGBT Paris-Ile de France. Où sont les lesbiennes ? Planquées et invisibles, ajoute-t-elle. On n'est pas vues, pas perçues, ignorées. Il y a une mise à l'écart, un déni, et une violence indirecte. Comme, par exemple, lorsqu'un gynéco me dit : "Vous viendrez quand vous aurez une sexualité."* »

Combien de femmes, parmi la vingtaine rencontrée pour ce reportage, raconteront des anecdotes similaires ? Cet hôtelier qui leur prépare des lits jumeaux bien qu'elles aient réservé une chambre avec un lit double. Ce propriétaire d'appartement qui leur rétorque « *ne pas prendre de colocataires* ». Ou cet urgentiste à l'hôpital qui bloque l'accès à la chambre au motif que « *seuls les proches sont acceptés* ». Camille, quimpéroise de 29 ans, en a fait l'expérience. « *Ces mecs n'ont pas voulu voir qu'on était un couple, c'est symbolique, relate-t-elle autour d'un café dans un bar de Brest. On est obligées de se justifier, c'est là que commence l'inégalité. On devient un cas à*

traiter. Les lesbiennes ne sont pas vues parce qu'on ne veut pas les voir. »

En 2015, l'association SOS Homophobie publiait une enquête d'envergure sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, menée auprès de plus de 7000 Françaises lesbiennes. Résultat : 33% des interrogées l'avaient confié à « quelques membres de leur famille ». Et 38 % sur leur lieu de travail à « quelques-uns de leurs collègues ». « *Il y a une loi du silence qui persiste à cause d'une lesbophobie très ancrée dans la société, au travail, dans l'espace public* », révèle Joël Meunier, le président de l'association. Cette homophobie contre les femmes tendrait à reculer, selon le récent rapport annuel de SOS Homophobie. Mais elle subsiste. Deux cent cinquante-sept témoignages ont encore été livrés en 2017 : rejet d'un parent, insultes à l'école ou sur les réseaux sociaux, discriminations ou violences, comme ces deux couples de jeunes filles frappées cet hiver dans le Transilien et dans un bus à

Paris. En 2017, l'association recensait près d'une agression physique lesbophobe tous les dix jours en France.

« *Etre femme dans notre société, c'est déjà être discriminée, reprend Camille. Femme et lesbienne, c'est la double peine.* » Une situation moins éprouvée par les gays, cible marketing de choix depuis vingt ans. A eux, les bars et boîtes de nuit avec pignon sur rue, les plages, saunas, croisières, études marketing et applis de rencontres à la pelle. Des visages identifiés dans les médias, de Laurent Ruquier à Stéphane Bern, posant en « une » de *Paris Match* avec son compagnon. Les femmes homos, elles, s'épanouissent plus discrètement, en miroir inversé des gays. Pour la plupart, avec un certain bonheur. Comme Fabienne, lilloise de 45 ans, maman de deux enfants. Son homosexualité très tôt revendiquée n'a jamais été un sujet. « *Quel que soit le milieu professionnel dans lequel j'ai exercé, je n'ai jamais eu de problème. J'ai pourtant travaillé pour un promoteur immobilier où les réunions de chantier étaient exclusivement masculines. Je ne me suis jamais posé de questions, j'ai toujours foncé. Je pense que tout est dans la manière d'assumer les choses.* »

« *Il y a quelque chose de très intériorisé chez les lesbiennes : pour vivre heureuses, vivons cachées. Surtout pour celles qui ont eu envie de gravir les échelons, explique la journaliste Marie Labory, présentatrice du journal télévisé d'Arte depuis huit ans. J'ai longtemps été la seule et unique lesbienne à la télé. Pour grimper dans la sphère politico-médiatique, il faut des mentors. Entre hommes, la cooptation marche très bien ! Et puis, il y a une standardisation des physiques de télé : il faut être ultraféminine. Je n'ai pas été prise par les autres chaînes. A Arte, on ne m'en parle pas, je me sens libre.* » Aujourd'hui mariée et mère de jumeaux après une PMA, elle note « *une amélioration du discours, dans une société beaucoup plus ouverte, mais pas de la visibilité. Il y a pas mal de lesbiennes au placard, par protection, et surtout pas mal qui n'ont pas gravi les échelons* », regrette-t-elle.

Dans les lieux de pouvoir, les lesbiennes se sont pour beaucoup fondues dans le décor. « *Les femmes lesbiennes à un poste élevé dans le monde économique, on ne les voit pas, constate Catherine Tripon, porte-parole de l'Autre Cercle, association qui œuvre depuis plus de vingt ans pour l'intégration au travail des personnes LGBT. Les femmes en général doivent se battre pour progresser. Si en plus elles assument leur orientation sexuelle, elles se heurtent à un double plafond de verre. Dans l'éducation nationale, elles ne se rendent pas visibles.* » Comme cette professeure de lettres de 40 ans, dans un lycée du Pas-de-Calais, qui souhaite garder l'anonymat : « *Mes collègues savent que je suis lesbienne, mais pas mes élèves. Je ne veux pas d'un mélange des genres. Et le dire pourrait devenir problématique avec certains parents.* »

Marie, elle, est cadre marketing dans une grande entreprise du Nord. « *Je ne l'affiche pas, et ça ne me plairait pas, car il y a l'image que la boîte peut renvoyer.* » Pour gagner en visibilité dans les palais de justice, l'avocate en droit de la famille Emilie Duret a cofondé, il y a un an, l'Association française des avocats

LGBT+. « *La femme qui a le pouvoir et l'argent, c'est une exception dans une société où toute l'ambiance est masculine. Les lesbiennes sont à la marge de la marge* », affirme-t-elle en racontant l'histoire de ce couple dont l'autre maman,

qui n'a pas porté l'enfant mais l'a adopté, n'a pas osé demander le congé d'accueil de l'enfant de onze jours. Ses collègues ne l'avaient pas vue enceinte, et pour cause. « *Elle avait peur de dire qu'elle avait une femme, qu'elles venaient d'avoir un enfant, pour ne pas devenir la lesbienne de service ou par crainte de perdre de l'ascendant sur ses équipes.* » C'est donc une visibilité sociale ordinaire et en pointillé qui se dessine ici et là : à la crèche, à l'école, quand une maman, puis l'autre, viennent chercher les enfants. Souvent après une PMA à l'étranger, à Bruxelles ou Barcelone, « *dans la clandestinité* », disent-elles.

A l'invisibilité, choisie ou subie, Sophie, 33 ans, avance son explication : « *La lesbienne, tu lui enlèves le paramètre du sexe masculin : elle n'a besoin ni d'un homme ni d'un pénis. Cela fait peur et n'arrange personne, car on s'affranchit de ce qui est le fondement de toutes les sociétés modernes : le sexe de l'homme. Et ça, personne n'en a envie.* » En septembre, alors qu'avec sa femme elles rentraient chez elles, à Paris, un homme les interpelle : « *Oh, vous vous tenez la main ! Je peux y mettre ma bite ?* » Un témoignage courant. Comme celui de Camille, ingénieure de 29 ans au CNRS : « *En soirée,*

« Mes collègues le savent, mais pas mes élèves. Et le dire pourrait devenir problématique avec certains parents »

Une professeure de lettres de 40 ans

avec ma copine, des mecs hétéros viennent nous dire : "Continuez comme ça, vous m'excitez". Pour eux, c'est une animation. »

Les clichés ont la vie dure et le fantasme associé aux lesbiennes n'est pas cantonné aux vitrines des *peep shows* de Pigalle placardant « *lesbiennes en chaleur* ». « *Le couple de femmes n'est pas pris au sérieux, car c'est un fantasme sexuel, cela revient beaucoup dans les témoignages reçus sur notre ligne d'écoute, abonde Joël Meunier de SOS Homophobie. Beaucoup de gens considèrent que la lesbienne va devenir hétéro, qu'elle n'a pas rencontré le bon homme. Derrière tout ça, il y a l'imaginaire que les femmes sont d'abord là pour procréer. Si elles se mettent ensemble parce qu'elles s'aiment, elles ne sont pas à leur place. C'est une forme de lesbophobie quasi naturaliste.* »

A la Marche des fiertés à Paris, le 30 juin, elles devraient être nombreuses dans les rues de la capitale. Mais à côté de cet événement annuel et des quelques

soirées itinérantes pour filles, les bars les *« Vie des gays ! Parce que les femmes biens se raréfient. On n'a plus de QG, c'est gagnant moins que les hommes. »* En la pénurie de lieux », témoigne Jacotte. A moyenne, 23,7 % d'écart salarial hom-55 ans, cette célibataire a connu le Paris de mes-femmes, selon l'Insee. Et elles ont la grande époque lesbienne, les soirées au des enfants, pour beaucoup d'entre elles. Katmandou, au Privilège ou au Pulp. « *On dansait, on picolait, notre génération a bien fait la fête* », dit-elle en glissant

A l'automne, le gouvernement devrait présenter son projet de révision qu'aurait découvert son homosexualité de la loi de bioéthique. La PMA, qui y a trente ans avait « *donné du piment à s'adresse aujourd'hui aux couples hétérosexuels infertiles, pourrait être éternel* ». Elle a vu les établissements fer-roseux infertiles, pour être éternel tick : plus féminines, plus naturelles. Elles due aux femmes célibataires et aux couples de femmes. Selon plusieurs sondages récents, 60 % des Français y seraient favorables. « *Mais aujourd'hui, un plateau télé sur la PMA, c'est trop souvent un membre du gouvernement contre un n'ont plus besoin de ressembler aux hommes* », déplore Alice Coffin, cofondatrice de la Confédération européenne lesbienne. Le mot Toutes ses copines lesbiennes ont des « *lesbienne* » est imprononçable dans les enfants et, à la Marche des fiertés, « *il y a un petit train pour qu'ils suivent le cortège sans avoir besoin de marcher, indique-t-elle en riant. Ce qui a changé, c'est que les lesbiennes sont des mamans, c'est pour ça que le gouvernement ferait bien de légiférer, ils sont très loin de la réalité !* »

Reste que pour faire des rencontres, c'est toujours « *la galère* ». Une petite musique qui partout revient en boucle. Quelques sites ont la cote, comme Sortir entre filles, les applis de rencontre Tinder ou Meetic. A Paris, trois bars tiennent bon, et le Rosa Bonheur, institution au cœur du parc des Buttes-

Chaumont (Paris 19^e), affiche un insolent succès. Sa patronne, Michelle Cassaro, en a fait un « *lieu de filles ouvert à tout le monde* », que les gays squattent le dimanche soir. « *L'idée, c'est que c'est la place du village où boire un verre, grignoter, danser. Chez moi, les femmes se sentent bien et s'assument totalement.* » Le Rosa Bonheur a son équipe de foot, sa chorale et ses couples formés en nombre. « *Il y a plein de petites filles qui s'appellent Rosa car leurs mamans s'y sont rencontrées. Nous, on repeuple la France avec tout type de couple !* », s'amuse-t-elle.

Loin de Paris, la vie festive lesbienne n'a pas le même parfum. « *En province, il n'y a que quelques bars pour mecs avec trois nanas dedans* », assure Flora Bolter. Plusieurs raisons à cela : un modèle économique difficile à tenir, la concurrence d'Internet et la précarité du public. « *Les lesbiennes ont moins de pouvoir d'achat. Elles n'ont pas le niveau de*

Puis elle marque un blanc. Et s'interroge : « *Mais par qui ?* »

« Peut-être considérons-nous qu'il est plus prudent de vivre cachées »

Laurence Vanceunebrock-Mialon, 48 ans, est députée LRM de l'Allier depuis 2017. Cette ex-policieère est mère de deux enfants conçus par PMA en Belgique.

Vous êtes la deuxième femme députée, après Françoise Gaspard dans les années 1980, à affirmer votre homosexualité. Vous sentez-vous un peu seule ?

Je ne me pose pas la question. L'homosexualité, comme l'hétérosexualité ou la bisexualité, tient d'abord à l'intimité et à la vie privée. C'est presque un non-sujet.

Un non-sujet, et pourtant vous l'avez mis sur la table...

Je ne me suis pas un jour écriée dans l'Hémicycle: « Je suis députée lesbienne ! » Mais j'ai travaillé sur un rapport sur les discriminations et prêté main-forte aux personnes LGBT en Guadeloupe. J'ai proposé de m'impliquer, étant moi-même à la tête d'une famille homoparentale. Je connais les soucis d'être homosexuelle, de construire une famille, d'avoir recours à la PMA. J'en ai parlé librement comme je le fais toujours, car c'est juste ma vie. Je n'ai pas voulu faire un coming out et m'afficher comme porte-drapeau LGBT, mais j'ai été submergée de messages, de particuliers, d'associations, qui me remerciaient d'avoir si librement parlé de ma vie privée. Ils me

disaient que plus les politiques s'exposeraient, plus ça pourrait contribuer à stopper les discriminations et l'homophobie, mais j'ai peur qu'il ne s'agisse d'un doux rêve.

Avez-vous redouté d'être réduite à votre orientation sexuelle ?

Je mûris: à 48 ans, je vois les choses autrement. Dans mon parcours de policière, j'ai eu longtemps ma sexualité, parce qu'il y a vingt-cinq ans il fallait faire preuve de « bonnes moeurs », comme on disait à l'époque dans la police. Peu à peu, les mentalités ont changé. J'ai juste pris le temps de bien en discuter avec mon épouse, parce que ça allait rejaillir sur nous et mes filles. On savait que c'était la direction à suivre pour aider à améliorer les conditions de vie des personnes LGBT et donc, de fait, la nôtre.

Avez-vous souffert de lesbophobie, avant cette annonce ou depuis ?

Non, je n'ai reçu aucun message négatif. J'ai souffert de lesbophobie au collège, une période horrible, mais c'est tout. Aussi parce que je l'ai caché pendant un temps. J'ai toujours réussi à faire ma place, je n'ai pas eu à subir de railleries, en tout cas pas de façon directe.

Femme en politique, lesbienne assumée: pour de jeunes homosexuels, voulez-vous être

un exemple ?

Ce n'est pas le but. Si ça peut donner envie à d'autres de s'assumer, c'est très bien. On m'a dit que je prenais des risques pour ma carrière politique. Si, dans quatre ans, en me représentant, je ne suis pas réélue parce que je suis lesbienne, j'aurai plutôt tendance à penser que mon bilan n'aura pas été celui attendu! Je peux comprendre que quand on a une grande ambition on prenne le moins de risques possible, mais ce n'est pas mon cas.

Pourquoi les femmes, et les lesbiennes en particulier, sont-elles peu visibles en France ?

Peut-être considérons-nous qu'il est plus prudent de vivre cachées. On cache plus facilement l'homosexualité féminine. Et puis les femmes sont moins sous les feux de la rampe. C'est historique, dans tous les domaines. Dans la police nationale, j'ai toujours eu à cœur d'intégrer les services qui me plaisaient, à savoir les brigades anticriminalité. Partout où je suis passée, il a fallu en faire deux fois plus que les hommes. Ils ont toujours eu le pouvoir sur tout, notamment sur la femme.

Quelle place voulez-vous prendre dans les débats sur la PMA ?

J'ai changé de commission pour intégrer celle des affaires sociales, ce qui va me permettre de prendre

une part pleine et entière aux discussions sur la PMA et au droit à mourir dans la dignité. Ayant vécu la PMA, je sais le parcours du combattant que cela représente pour les lesbiennes. Quand vous vivez, comme nous, dans l'Allier, un couple hétérosexuel qui a recours à une PMA obtient un rendez-vous à 60 kilomètres. Un couple homosexuel en fait 800 pour se rendre dans un hôpital en Belgique. Ça demande une organisation énorme. Avec le travail, notamment. C'est très contraignant et, financièrement, c'est un gouffre.

Ferez-vous valoir votre expérience personnelle ?

Le vrai problème, c'est la filiation. Avec mon ancienne compagne, nous avons porté chacune un enfant, quand la loi sur le mariage et l'adoption n'existait pas encore. Au regard de la filiation, nous n'avons aucun droit sur l'enfant porté par l'autre. Il me semble important que je sois une de ces voix qui va s'exprimer en rapport avec cette loi.

Propos recueillis par F. Ro.

COMING OUT

Aux Etats-Unis, la lesbienne est « mainstream »

Ne leur parlez surtout pas de *La Vie d'Adèle* (Abdelatif Kechiche): elles ne l'ont pas aimé. La scène de sexe entre deux actrices, « filmée par un homme avec un regard hétéro », a heurté beaucoup d'entre elles. Auréolée de la Palme d'or à Cannes en 2013, le film est pourtant un tournant pour la visibilité des lesbiennes, comme a pu l'être, il y a vingt ans, le coming out d'Amélie Mauresmo.

A la télévision, les rôles de lesbiennes se multiplient, dans des fictions grand public comme *Plus belle la vie*, *Candice Renoir* ou *Dix pour cent*, la série à succès de France 2, dans laquelle Camille Cottin campe l'agent de stars Andréa Martel. « Les lesbiennes l'adorent, elle devient une icône! Sauf que dans la deuxième saison, elle couche avec son patron. A la télé, c'est toujours la lesbienne qui perd », regrette Camille, 29 ans, ingénieure au CNRS.

Pour trouver des représentations fortes au cinéma, dans la musique ou les médias, les lesbiennes regardent plus facilement de l'autre côté de l'Atlantique. L'animatrice star de télévision Ellen DeGeneres y fait figure de précurseur depuis son coming out en « une » du *Time* en 1997. Les séries *The L Word*, *Orange is the New Black* ou encore *How to Get Away With Murder* ont cartonné en France. « *Question de culture* », explique la journaliste Alice Coffin, qui enquête depuis six mois à New York sur le traitement

médiatique comparé des questions LGBT en France et aux Etats-Unis: « Aux Etats-Unis, les minorités ont une culture de la revendication: le mot "lesbienne" est dans les conversations. Certaines lesbiennes célèbres affichent leur expérience pour être utiles à d'autres. En France, on dirait que ça disqualifie les gens s'ils revendiquent leur identité. »

La journaliste Rachel Maddow, lesbienne engagée, présente en prime time sur la chaîne MSNBC le talk-show d'info le plus regardé du pays. Et pas un mois ne s'écoule sans une mise en scène de coming out de stars: ceux, autrefois, de Jodie Foster, d'Ellen Page ou de Kristen Stewart, aujourd'hui de la jeune actrice Amandla Stenberg (*Hunger Games*, 2012).

Côté politique, l'actrice Cynthia Nixon est actuellement en campagne pour le poste de gouverneur de New York. Et Jennifer Aniston incarnera bientôt la première femme présidente des Etats-Unis lesbienne dans *First Ladies*, nouveau long-métrage produit par Netflix, dans lequel elle emménage à la Maison Blanche avec son épouse.

Celles qui, en France, réclament davantage de représentativité apprécieront peut-être de voir en salle le 27 juin *Un couteau dans le cœur* (Yann Gonzalez), où Vanessa Paradis joue le rôle d'une lesbienne, productrice... de films pornos gays.

F.Ro.